

EN QUÊTE DE RESPECT

Philippe Bourgois

EN QUÊTE
DE RESPECT

Le crack à New York

Édition revue et augmentée

Texte traduit de l'anglais (États-Unis)
par Lou Aubert et Amín Pérez

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre

collection **Liber**

SEUIL

Cet ouvrage est publié dans la collection « Liber »
fondée par Pierre Bourdieu,
dirigée par Jérôme Bourdieu et Johan Heilbron

Titre original : *In Search of Respect*
Éditeur original : Cambridge University Press
ISBN original : 978-0-521-81562-8
© original : C. U. P., 1995, 2002

ISBN : 978-2-02-111390-7
(ISBN 1^{re} publication : 978-2-02-032133-4)

© Éditions du Seuil, mars 2001 et mai 2013,
pour la traduction française et pour la présente édition.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour papa

Born Anew at Each A.M.

The street's got its kicks, man,
like a bargain shelf.
In fact, cool-breeze, it's got
love like anywhere else.

Vaya!

It's got lights that shine up the dark
like new.
It sells what you don't need
and never lets you forget
what you blew.

It's got high-powered
salesmen who push *mucho* junk,
and hustlers who can swallow you
up in a chunk.
Aha, check it out.

It's got our beautiful children
living in all kinds of hell,
hoping to survive and making it well,
swinging together in misty darkness
with all their love to share
smiling their Christ-like forgiveness
that only a ghetto cross can bear.
Oh, yeah, *vaya*, check it out!

Hey, the street's got life, man,
like a young tender sun,
and gentleness
like a long awaited dream to come.
Oye, vaya, check it out.

The children are roses,
with nary a thorn.
Forced to feel racist scorn.

Ha, ha, *vaya*, check it out!

Our children are beauty
with the right to be born.
Born anew at each A.M.
like a child out of twilight
flying towards sunlight
born anew at each A.M.

Punto!

Préface à l'édition espagnole*

1. Ce texte est une version légèrement actualisée de la préface publiée originalement en espagnol in Philippe Bourgois, *En busca de respeto. Vendiendo crack en harlem*, Siglo veintiuno XXI et Ediciones Huracán, 2010.

Douze ans après la première publication française de cet ouvrage sur le trafic du crack dans le quartier portoricain de New York, la thématique demeure malheureusement plus actuelle que jamais dans beaucoup de pays, spécialement en Amérique latine et dans les Caraïbes, mais également dans certains pays d'Afrique. Crack, « *piedra* », « *roca* », « *patraseado* », « *basuco* », « *paco* », « *base* » : qu'importe l'argot utilisé, la composante de la cocaïne sous sa forme inhalée continue à faire des ravages parmi les groupes les plus vulnérables, tout particulièrement sur le continent américain. Le crack rapporte beaucoup d'argent et offre un instant d'évasion extatique trop puissant et trop immédiat pour que son essor s'achève dans un futur proche, surtout à l'époque actuelle où une large proportion des populations latino-américaine et africaine se retrouve exclue de l'économie légale.

Cette tragédie majeure pour l'Amérique latine découle à la fois de la forte demande de crack aux États-Unis et de cocaïne en Europe et touche aussi les pays africains et caribéens qui servent de tremplin pour le trafic vers le Nord. La politique dite « de tolérance zéro », appliquée par le gouvernement états-unien et reprise de manière schizophrénique en Europe dans le cadre de sa fameuse « guerre à la drogue » (*War on Drugs*), rend prioritaire la répression criminelle. Elle engendre une augmentation artificielle du prix des drogues, augmente les marges bénéficiaires et le coût du commerce de la drogue et élève les niveaux de violence qu'implique le trafic. Les politiques de « fermeté » ont ainsi offert des conditions optimales pour que le crack marque de son empreinte jusqu'aux zones les plus éloignées du globe, en suscitant de nouveaux marchés, de manière presque accidentelle, entre les responsables du trafic et les communautés que celui-ci traverse, qu'il s'agisse de centres urbains, de ports, de marécages

ou de villages ruraux. Par exemple, le génocide *de facto* en milieu rural dans le nord du Mexique, qui résulte de la réorientation des itinéraires de contrebande vers le Nord à travers la frontière désertée avec les États-Unis et fait suite au renforcement de la sécurité aérienne après le 11-Septembre, témoigne des effets secondaires tragiques de la rentabilité du trafic de stupéfiants. De même, on constate une progression vertigineuse du taux de meurtres à Porto Rico au cours de la période de récession prolongée qui a commencé à partir de 2006 et s'est transformée en 2007 en véritable dépression avec la récession mondiale et les crises financières. Ces statistiques sur la violence ne sont que la pointe immergée de l'iceberg d'une version contemporaine meurtrière et perverse de l'*accumulation primitive* qui génère des profits sur les pauvres et des personnes incarcérées dans les marchés de la drogue artificiellement rentables.

J'ai réalisé mes premiers projets de recherche à la fin des années 1970 et au début des années 1980 sur la côte antillaise de l'Amérique centrale : dans le district de Toleto au sud du Belize, à la Mosquitia au Nicaragua, à Talamanca dans le sud du Costa Rica, et à Bocas del Toro dans le nord de Panamá. Lorsque je suis retourné dans ces régions au cours des années 2000, j'ai pu constater qu'elles se retrouvaient toutes sur le long chemin clandestin de la cocaïne qui conduit vers l'Amérique du Nord. Des nouveaux adeptes du crack s'entassaient dans les sentiers boueux de tous ces territoires. Au début des années 2010, les petits bleds indigènes de la Mosquitia hondurienne étaient l'un des multiples épïcêtres du trafic de cocaïne et se sont retrouvés de plus en plus ravagés par la violence (Pine, 2012).

Ce n'est pas un hasard si l'arrivée du crack dans les Amériques a coïncidé avec la baisse du prix du transport international et avec l'essor des technologies électroniques. La mondialisation de la production économique et du commerce a donné lieu à une forte concurrence internationale pour la main-d'œuvre bon marché. Beaucoup de pays latino-américains se retrouvent soudainement incapables de rivaliser avec à la prolifération de « *maquiladoras* » [usines d'assemblage] en Asie, Afrique, Moyen-Orient et Europe centrale, et font face à un processus de désindustrialisation sans être jamais passés par une phase préalable d'industrialisation. Les petits-enfants des paysans *lumpenisés* ne disposent pas des compétences requises pour travailler dans les secteurs productifs légaux de l'économie mondialisée et finissent piégés dans

des bidonvilles, cabanes précaires, taudis, favelas et autres « *comunas* », en survivant à partir de la seule économie qui leur soit encore accessible : le petit commerce de la drogue dans la rue ou le rôle hyper-risqué de mule dans les circuits de transport de la drogue transfrontaliers. Malgré l'étalage d'une richesse sans équivalent à proximité immédiate, une proportion croissante de la population vit dans des conditions de plus en plus précaires. Exclue des secteurs productifs, elle est condamnée à la malnutrition et à la dégradation physique. Conséquence de ces niveaux de précarisation massifs, chaque année, des milliers de jeunes ont recours à la violence et aux assassinats pour le contrôle des territoires dédiés à la vente de la drogue.

La violence interpersonnelle, la délinquance des mineurs et le crime, organisé ou non, ont remplacé la violence politisée de la guerre froide. La faillite des mouvements politiques populaires des décennies 1990 et 2000 a laissé un vide que les initiatives politiques punitives dirigées contre les personnes et contre les groupes à faibles revenus sont venues remplir ; initiatives par ailleurs légitimées par les inégalités socio-économiques au niveau mondial. Dans les pays les plus touchés par le crack ou qui sont sur les chemins de transport de la drogue vers le Nord, les prisons et les cimetières sont remplis de jeunes des classes populaires. Dans plusieurs pays, les gouvernements sont devenus des « Narco States » et des régions entières sont soumises à des petites armées paramilitaires des seigneurs de guerre de la drogue. Réapparaissent des vagues d'« exécutions extrajudiciaires », charriant les victimes non pas de la répression politique anticommuniste qui a caractérisé la guerre froide dans beaucoup de pays latino-américains dans les années 1970 et 1980, mais de la guerre contre la délinquance. J'ai vu mon meilleur ami costaricain dans les années 1980, un journalier agricole politisé qui soutenait clandestinement la formation d'un syndicat communiste dans la plantation de bananes de la Chiquita Brands à Sixaola de Talamanca, se convertir en « *piedrero* » [toxicomane] et, par la suite, être expulsé de chez lui. Maintenant, il survit dans la boue et les déchets des « *chinameros* » [vendeurs ambulants] à la frontière entre le Costa Rica et le Panamá. Il a toutefois la chance de ne pas habiter au Guatemala, au Honduras ou en Colombie, où il aurait été assassiné dans l'un des raids fréquents contre les délinquants, nommés par euphémisme « nettoyage social ». Ces mini-génocides routiniers des indigents urbains ont malheureusement

engendré un soutien populaire dans de nombreux pays (Taussig, 2003) en raison de la chute temporaire du taux de criminalité, jusqu'à ce qu'une autre génération atteigne l'âge de les remplacer.

Le crack est la drogue *lumpen* par excellence, une substance qui attire la souffrance sociale et la précarité de notre époque. S'il est possible de se procurer une dose pour quelques pièces seulement, on peut aussi gaspiller une fortune en en consommant à tout moment. Le crack détériore rapidement le corps, perturbe l'appétit et le sommeil, et offre à peine quelques instants de plaisir souvent suivis – selon l'état psychique du consommateur chronique – d'une anxiété paranoïaque et du désir vorace de s'en procurer davantage, qui se transforme facilement en violence.

Cet ouvrage montre comment le crack a ravagé la vie quotidienne de toute une génération de jeunes chômeurs. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les Portoricains se retrouvent au cœur de la consommation et de la vente du crack et de la cocaïne à New York. Dès lors, avant de signer des traités de libre-échange, avant de démonter et de privatiser les systèmes publics garants des services essentiels, les pays pauvres anciennement colonisés qui ne sont pas passés par l'industrialisation devraient plutôt examiner de près les effets du modèle de développement promu par les États-Unis sur l'île de Porto Rico. Ce modèle violemment anticommuniste pendant la guerre froide poursuit désormais son entreprise sous le néolibéralisme punitif, qui a précipité le déplacement de sa population vers des ghettos lointains et violents.

Philadelphie, mars 2010

(Traduit de l'espagnol et de l'anglais par Amín Pérez)

**Préface à la nouvelle
édition française (2013)**

Dans la continuité des conclusions de la préface actualisée à l'attention des lecteurs d'Amérique latine, il convient de préciser au public français, qui a une relation historique plus longue et plus étroite avec l'héritage colonial et avec les territoires coloniaux « encore existants », que Porto Rico est toujours formellement et techniquement un territoire colonial des États-Unis, défini ainsi par son statut juridique officiel en forme d'oxymoron d'« État libre associé ». Ce Commonwealth « libre » est en train de devenir *de facto* un narco-État rendu artificiellement profitable par sa position stratégique privilégiée dans le trafic de drogue transfrontalier entre les États-Unis et la République dominicaine (Lipton et Rashbaum, 2013). Tout aussi urgents sont les enseignements que les riches nations post-industrielles européennes peuvent tirer de l'expérience d'hyperincarcération et de réduction des politiques sociales menée aux États-Unis. Sous la pression des crises financières mondiales, les régimes sociaux-démocrates ont été eux aussi confrontés aux rigueurs de l'« ajustement structurel » du modèle néolibéral (Bourdieu, 1998), d'habitude réservé aux pays des anciennes colonies peu industrialisées comme punition et comme moyen de récupérer des rentes. La Grèce et les pays d'Europe de l'Est ont subi de manière brutale les conséquences du transfert habile dans les caisses publiques des risques et des spéculations de la finance dérégulée.

Mais, contrairement aux États-Unis, l'Europe bénéficie d'une histoire politique riche de luttes de classes et de luttes culturelles, ainsi que d'une population plus alphabétisée. Ces différences notables expliquent des évolutions différenciées entre les formes néolibérales et sociales-démocrates de la pauvreté et des politiques de lutte contre la drogue. De fait, l'examen comparatif attentif de l'histoire récente des différents ravages du crack dans toute l'Europe constitue une épreuve de vérité pour les politiques économiques alternatives au modèle néolibéral représenté

par les États-Unis de R. Reagan et la Grande-Bretagne sous M. Thatcher (Bourgois, 2003). À titre indicatif, ce n'est pas un hasard si, au cours de la première décennie du XXI^e siècle, les quartiers HLM britanniques sont parmi les territoires les plus ravagés par le crack en Europe (voir la description ethnographique de Briggs, 2011).

Étrangement, malgré ces différences historiques, la situation en Europe reste délicate. Plusieurs nations du continent se trouvent confrontées aux logiques, presque schizophréniques, de politiques de gouvernance contradictoires. Tirillées entre les mains gauche et droite de l'État, elles ressemblent à des parents hystériques qui, alternativement, battraient et embrasseraient leurs enfants. Il y a de grands risques que la crise financière prolongée de la zone euro légitime encore une fois des réformes structurelles qui bénéficient encore plus au capital privé, fragilisent les niveaux de vie des classes populaires et moyennes, et pousse les demandeurs d'emploi à des existences *lumpénisées* en les exposant à une consommation de drogues destructrice. À cela s'ajoute, dans le cas du contexte européen, la question des dynamiques migratoires Nord/Sud en provenance des anciennes colonies accueillies par une xénophobie institutionnelle rampante qui se traduit par un racisme populiste et surtout par des formes de paniques morales autour de la criminalité et de l'insécurité (Fassin, 2013). Quels pays européens ne tiendront pas compte des signaux d'alerte que constitue l'histoire de la prétendue épidémie de crack dans les Amériques (Bourgois, 2010) et se précipiteront de remplir les prisons de leurs « pauvres indignes » les plus dépendants ?

Pardonnez-moi si, dans les paragraphes précédents, je prends le ton d'un prédicateur américain qui fait un sermon aux Européens. Le fait est que j'envie la France et de nombreux pays européens d'avoir des populations mieux éduquées et, bien plus encore, plus politiquement progressistes que celles que l'on retrouve dans l'ensemble des États-Unis, où la Bible est le seul livre que la plupart des gens ont lu attentivement de bout en bout. Sincèrement, cela a été une surprise qu'*En quête de respect* ait été si bien accueilli dans le milieu universitaire américain, avec plus de 120 000 exemplaires vendus en anglais et près de 4 000 à 6 000 exemplaires encore écoulés par an, principalement chez les étudiants du premier cycle de l'enseignement supérieur. Comme indiqué dans l'introduction, quand j'écrivais l'ouvrage,

je m'inquiétais de sa réception sur le plan politique. La plupart de mes compatriotes américains (comme on dit aux États-Unis) sont si profondément racistes et si hostiles à l'égard des « pauvres indignes » que tout auteur rigoureux qui écrit en anglais est obligé de s'inquiéter des conséquences non intentionnelles que peuvent avoir des descriptions ethnographiques détaillées de la vie quotidienne des pauvres de l'*inner-city*. Par conséquent, dans les années qui ont suivi la publication d'*En quête de respect*, j'ai été, d'un côté, déçu que le livre n'ait pas touché un public plus large pour avoir un impact politique potentiel plus important sur les débats publics autour des drogues, de la pauvreté, de la ségrégation urbaine et des inégalités sociales. Mais, d'un autre côté, j'ai aussi été soulagé de voir que les enseignants conservateurs détestaient mon livre et évitaient de le citer, voire le fuyaient comme la peste. L'ouvrage demeure essentiellement étudié dans les milieux universitaires progressistes par des enseignants de centre gauche. Il offre néanmoins un espace critique aux étudiants qui sont souvent trompés par la pensée hégémonique aux États-Unis, qui reproche aux pauvres d'être responsables de leur pauvreté du fait de leurs actions immorales et de leurs « mauvaises décisions ». J'ai reçu plusieurs courriers d'étudiants me remerciant de leur donner des arguments pour contrer les idées conservatrices qu'ils entendent au dîner, quand ils rendent visite à leurs familles, voire dans la cafétéria de l'université ou plutôt dans les centres commerciaux où ils entendent leurs camarades reprendre à leur compte les principes méconnus de la droite néolibérale diffusés sous la forme d'un sens commun dans la majeure partie des États-Unis. Cependant, les courriers les plus émouvants sont ceux des jeunes Portoricains qui expliquent comment le livre les a aidés à comprendre et à pardonner à leurs pères, oncles ou frères emprisonnés. Les courriers les plus tristes proviennent des étudiants situés dans l'immense ceinture évangélique des régions rurales conservatrices des États-Unis qui se disent dégoûtés par les jurons des enquêtés et me somment de me repentir auprès du bon Dieu, ou se plaignent d'un intitulé de la couverture trop provocateur pour rendre l'ouvrage public et craignent qu'un policier ne vienne les arrêter pour avoir un livre qui incite au trafic de drogue.

La réception du livre et sa capacité à accroître la prise de conscience du coût humain de ce que je nomme l'*inner-city apartheid* me font comprendre combien les chercheurs améri-

cains et spécialement les intellectuels de gauche sont éloignés de la pratique politique et du rôle de l'intellectuel public. Les espaces ouverts de discussion critique sur les effets tragiques et abominables de la reproduction des inégalités sociales sont beaucoup plus larges qu'on ne le pense. Dès lors qu'on développe une analyse critique cohérente (j'entends par là une approche qui tire parti de manière résolue mais non dogmatique d'une économie politique marxiste ainsi que de l'articulation des théories critiques permettant de rompre avec la doxa génératrice de méconnaissance, qui naturalise et normalise la hiérarchie du pouvoir), analyse forgée par la documentation ethnographique de l'expérience de la pauvreté, il ne faut pas aseptiser nos conclusions. En effet, les apurer dans le souci de présenter des bonnes nouvelles au public sur la moralité des pauvres dissimule les processus d'injustice sociale. Cela contribue à reproduire la méconnaissance historique, structurelle et symbolique, ainsi que les fondements discursifs qui reproduisent les inégalités sociales. Le sociologue français Loïc Wacquant a eu fondamentalement raison dans sa brillante critique théorique – même si elle est exprimée de manière trop polémique – des études sur la pauvreté aux États-Unis qui sont fondées sur des portraits vertueux de la morale sacro-sainte des pauvres (Wacquant, 2002). Rien n'a vraiment changé ou presque dans le champ d'études états-uniennes sur la pauvreté depuis la prise de position de Wacquant. Un grand nombre d'élèves brillants de programmes de deuxième cycle en sociologie et plus particulièrement de programmes doctoraux d'anthropologie dans lesquels j'ai enseigné aux États-Unis passent leur temps à collecter – ou à écrire sur – des données qui ne porteront pas atteinte à l'image des pauvres. D'autres se réfugient sur des objets qui ne relèvent que partiellement des enjeux politiques qui concernent des populations structurellement vulnérables*. Cela me fait comprendre que, malgré la tendance anthropologique au voyeurisme et à une essentialisation et exotisation des populations « traditionnelles » non industrialisées, une grande partie de l'histoire de la discipline anthropologique (au moins aux États-Unis, où nous sommes obsédés par une conception puritaine de la morale

* Pour une merveilleuse exception d'une ethnographie de la violence et de la drogue des *inner-cities*, écrite par un intellectuel organique et survivant des *inner-cities* et du trafic de drogue aux États-Unis, voir Contreras 2012.

La Double Absence

Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré

Abdelmalek Sayad

La Liberté avant le libéralisme

Quentin Skinner

Histoire de la qualité alimentaire (XIX^e-XX^e siècle)

Alessandro Stanziani

L'État et les Quartiers

Genèse d'une catégorie de l'action publique

Sylvie Tissot

La Signification sociale de l'argent

Viviana A. Zelizer



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2013, N° 111385 ()
– *Imprimé en France* –